LABYRINTH Vol. 28, No. 1, Autumn 2026

L'ATTAQUE DE L'IRAN PAR LES ÉTATS-UNIS, UNE GUERRE POUR L'IMAGE ? À PARTIR D'ARENDT, DES *PROBLEM-SOLVERS* À L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE

Rémi Zanni (Schoelcher/Paris)

The U.S. Attack on Iran: A War for Image?
Drawing on Arendt, from problem-solvers to Artificial Intelligence

Abstract

Since the U.S.-Israeli strikes on Iran began on 28 February, 2026, the Trump administration has repeatedly proclaimed victory, although none of its publicly stated war aims appears to have been met. This article asks how such a gap between discourse and reality can be understood. Drawing on Hannah Arendt's analysis of the Pentagon Papers *in "Lying in Politics", it proposes, as an interpretive hypothesis, that the war is driven by the production of an image of might – a politics in which factual truth becomes superfluous and decisions are detached from reality. It extends Arendt's figure of the "problem-solvers" to artificial intelligence: by proposing scenarios to decision-makers, AI performs an analogous but radicalized function of derealization along four dimensions: probabilistic decision-making, structural opacity, the reduction of persons to numbers, and the operator's alienation from their own decisions. It finally opens up to the idea that, although the structure is analogous, the underlying content of the image of might may strongly differ from that of the Vietnam-era administrations.*

Keywords: Hannah Arendt; politics of image; derealization; artificial intelligence; Iran war 2026.

Introduction

Les États-Unis et l'Iran sont-ils, aujourd'hui et à cette heure, en paix ? En guerre ? En paix entre deux bombardements ? En trêve d'une trêve ? Respectent-ils un cessez-le-feu qui couve ?

Lors des précédentes attaques états-uniennes dans la région – l'intervention sous mandat de l'ONU en Irak en 1991 après l'invasion du Koweït par les troupes de Saddam Hussein ; l'agression multinationale guidée par les États-Unis en 2003 –, la guerre proprement dite avait duré moins de six semaines. Les buts de guerre états-uniens, officiels *comme officieux*, avaient été promptement satisfaits – ce qui ne devrait pas susciter l'étonnement au vu de la disproportion manifeste de puissance militaire. En cette fin 2026, plus

d'une demi-année a passé et les morts, civils et militaires, principalement en Iran et au Liban, se sont accumulés par milliers depuis les premiers bombardements israélo-états-uniens, déclenchés le 28 février 2026, sans que le président Trump et son pays n'aient pour autant semblé atteindre leurs objectifs – alors même qu'ils disposent de la maîtrise quasi-totale des cieux, ont décapité les plus hautes autorités politiques, religieuses et militaires iraniennes et réduit à peau de chagrin le système de défense sol-air ennemi.

Encore faudrait-il, pour arbitrer à ce propos, que les buts de guerre états-uniens se révélassent tranchés, nets, permanents et objectivés. Or, le président Trump, le vice-président Vance et/ou le secrétaire à la guerre Hegseth nous en ont proposé, au fil des jours, des semaines puis des mois, un certain nombre : la fin du programme nucléaire iranien, la cession des stocks de matière fissile, la destruction de la marine militaire ennemie, l'arrêt de la production de missiles balistiques voire de drones militaires, la fin des opérations de déstabilisation ou de combat conduites par des groupes alliés à l'Iran dans la région et notamment à l'encontre d'Israël, l'élimination de toute menace quant aux intérêts états-uniens dans la région et au niveau mondial, la fin du régime actuel et l'instauration d'une démocratie plus proche des standards occidentaux, la sécurisation des bases états-uniennes disséminées dans la région, la "capitulation sans condition" des autorités iraniennes ou bien encore la réouverture du détroit d'Ormuz et la liberté de circulation maritime dans le golfe persique. Certes, durant un conflit, l'évolution des buts de guerre est généralement de mise ; il convient de s'adapter au déroulement des hostilités, aux modifications des rapports de force militaire et diplomatique et à la réalité du terrain. Toutefois, dans le cas présent, ces objectifs paraissent successivement apparaître puis disparaître, au gré des interlocuteurs et des publics – mais peu des événements.

Et pourtant, quand bien même aucun but de guerre n'apparaisse atteint, le gouvernement états-unien n'a cessé de se féliciter de la réussite des opérations. La victoire semble, dans tous les discours martelés par ses dirigeants, non seulement acquise, mais un fait accompli et évident que seuls les mauvais esprits – et les dirigeants iraniens – se refuseraient à reconnaître. Le président Trump, dès le 5 mars, s'accordait la note de 15/10 (Sky News 2026). Le 7, il annonçait sur *Truth Social* : "L'Iran n'est plus le 'caïd du Moyen-Orient' : il est désormais 'LE PERDANT DU MOYEN-ORIENT', et le restera pendant de nombreuses décennies".[1] (Trump 2026b). Début juillet, il avait répété sa victoire au moins 32 fois (Skelly *et al*. 2026). Le ministre Hegseth a qualifié la victoire

[1] Dans cet article, nous traduisons toute source anglophone. Par ailleurs, sauf mention contraire, tout élément souligné l'est de notre fait.

d'"historique et écrasante" en avril puis en juillet (Field 2026). Début septembre encore, le vice-président Vance expliquait que les États-Unis n'avaient pas gagné de guerre depuis 42 ans, jusqu'à l'avènement du président Trump (Benen 2026).

Comment expliquer ces multiples et continues assertions de victoire visiblement décorrélées de la satisfaction avérée d'un quelconque but de guerre préalablement publicisé ? Comment comprendre cette désinvolture affichée, cette apparence d'insignifiance, du gouvernement états-unien quant à la défense d'intérêts qu'il a lui-même définis et publicisés comme tels ? Notre hypothèse rejoint en partie, de par son ancrage arendtien, celle également proposée par Roger Berkowitz lorsqu'il affirme que "le mensonge était l'objectif de la guerre" et que Trump a initié les hostilités afin de "créer une *image* de force américaine écrasante et de domination présidentielle" (Berkowitz 2026). L'attitude états-unienne – ce rapport distendu à la vérité factuelle et l'apparemment inexplicable impuissance pratique de sa puissance militaire théorique – semble en effet fort proche de celle qui prédomina pendant la guerre du Viêt Nam telle que la décrit Hannah Arendt dans "Du mensonge en politique". Les outils conceptuels qu'elle y forge permettent, selon nous, de décrire et d'éclairer l'apparent chaos de la situation. Nous commencerons par exposer ceux-ci dans le cadre du cas d'étude d'Arendt – il y a plus de 50 ans – avant de montrer comment ils permettent de proposer, par analogie, une intelligibilité potentielle des choix politiques, militaires et techniques de l'administration Trump – et notamment du rôle joué par l'usage de l'IA.

Arendt et les *Pentagon Papers* : communicants, *problem-solvers* et politique de l'image

En 1971 sont publiés et commentés dans le *New York Times* puis le *Washington Post* des extraits d'un rapport commandé par Robert McNamara, alors secrétaire à la Défense, et consacré aux errements de l'action[2] états-unienne au Viêt Nam. Ils seront surnommés les *Pentagon Papers*. Cette fuite, à l'initiative de Daniel Ellsberg, analyste haut placé et membre de l'équipe de rédaction du rapport, provoque une déflagration. Les *Pentagon Papers* suggèrent que cela fait bien longtemps que le gouvernement états-unien – sous Truman, Eisenhower (et son vice-président Nixon), Kennedy et Johnson – a conscience que la guerre est perdue ou, tout du moins, que la présence et la domination occidentales sont condamnées à terme,

[2] Nous utilisons ici et dans cet article le terme "action" dans sa signification générique et non tel que l'entend Arendt (cf. Arendt 2012a, 200-259).

mais qu'il a continué, en dépit du bon sens et des retours de ses propres services de renseignement et d'analyse, à l'alimenter. Il l'a même intensifiée, envoyant toujours davantage d'hommes et de matériel par-delà le Pacifique. Les *Pentagon Papers* révèlent dans le même temps la longue liste des mensonges, parfois meurtriers, proférés par les administrations successives, à destination non seulement des citoyens mais également de la représentation nationale et des États alliés. Ne pas dire la vérité à l'ennemi s'avère une chose assez banale et compréhensible – même si, paradoxalement et ironiquement, ce dernier se trouvait tout compte fait bien mieux informé des actions états-uniennes que le *United States Congress* (Arendt 2012c, 853) – ; travestir la vérité non seulement à ses mandants mais également en interne de son administration l'est beaucoup moins.

Le 18 novembre 1971, Hannah Arendt fait paraître dans *The New York Review of Books* un essai, repris dans *Crises of the Republic* (Arendt 2012c), analysant et interprétant en termes conceptuels les révélations des *Pentagon Papers*, notamment du point de vue du rapport à la vérité. Elle y estime notamment que "l'échec désastreux de la politique américaine d'intervention armée [...] résulte [...] du refus délibéré et obstiné, depuis plus de vingt-cinq ans, de toutes les réalités, historiques, politiques et géographiques" (ibid., 866) – c'est-à-dire que la guerre a été perdue en raison d'une déliaison entre l'action et la vérité et de la porosité institutionnalisée, dévoilée par le rapport, entre faits et désirs, en interne comme en direction des publics.

Il convient de bien noter que les remontées d'informations par les services de renseignement étaient généralement parfaitement exactes et lucides. L'administration n'était pas en tant que telle ignorante des réalités du terrain mais les responsables politiques choisissaient consciemment de ne pas les prendre en compte quand ils préparaient leurs "décisions erronées et [leurs] déclarations mensongères" (Arendt 2012c, 853). Arendt évoque même une "disparité totale entre les faits, tels qu'ils étaient établis par les services de renseignements et parfois par les responsables des décisions eux-mêmes [...] et les prémisses, les théories et les hypothèses qui servirent finalement de base aux décisions" (ibid., 860). Un exemple est particulièrement frappant : les États-Unis décident de bombarder le Nord-Viêt Nam afin qu'il cesse de soutenir les rebelles du Sud alors que "les responsables des décisions […] [étaient] suffisamment informés du caractère profondément autochtone de la rébellion pour douter que le Vietcong 'obéirait' à un Vietnam du Nord […] tandis que le comité des chefs d'état-major ne croyait pas que ces efforts 'pussent avoir un effet décisif' […] sur la volonté de Hanoi[3]" (Arendt 2012c, 861). Comment expliquer cette folie apparente ?

[3] Arendt cite les *Pentagon Papers*.

Arendt trouve un début de réponse dans le mémorandum *top secret* rédigé en 1965 par le secrétaire adjoint à la défense John McNaughton, lequel énumère les objectifs des États-Unis : "'70 % — *Éviter une défaite américaine humiliante (pour conserver la crédibilité de notre garantie)* ; 20 % — Préserver le territoire du Sud Vietnam (et les régions adjacentes) de la main-mise chinoise ; 10 % — Permettre au peuple du Sud Vietnam de bénéficier d'un genre de vie meilleur et plus libre'" (ibid., 854). Au moins à partir de 1965, ce qui importait n'était donc pas, pour l'administration états-unienne, de remporter la guerre *mais de produire une image*, d'apparaître au monde d'une certaine façon plutôt qu'une autre. La crédibilité, qui participe bien entendu à la puissance[4], était devenue une fin en soi : l'enjeu politique s'était progressivement décalé du renforcement de la *puissance réelle* des États-Unis à la fabrication d'une *image de puissance* que l'on entendait projeter.

C'est pour cette raison que, selon Arendt, les décisions politiques et militaires ont pu apparaître détachées : d'une part, d'un objectif de réelle victoire tactique ou stratégique ; d'autre part, de la possibilité effective de les appliquer correctement (ibid., 853). *Une image ne s'embarrasse pas de faits*. Elle ne se fonde pas sur le constat d'une réalité partagée mais se déploie sur le mode de la conviction (ibid., 855) à travers un récit public (ibid., 867), alternatif et factice, qui prétend en rendre compte pour mieux la remplacer. Elle est affaire de croyance, de psychologie, de subjectivité (ibid., 869) ; elle n'implique pas le monde tel qu'il est mais "l'esprit des gens" (ibid., 2012c, 867), et c'est cet "état d'esprit" (ibid., 869) que les administrations états-uniennes ont entrepris de modeler au niveau national et mondial.

Le rapport pour le moins discutable de ces administrations à la vérité s'explique ainsi aisément : il n'y avait pas d'intention maligne, de distorsion démoniaque des faits ; simplement, la réalité ne constituait pas le guide, elle devenait une donnée quasi-insignifiante, car, dans le cadre de la production d'une image, elle ne joue qu'un rôle mineur. Le mensonge n'est pas la cause première du phénomène mais la conséquence fonctionnelle d'une politique où la vérité est devenue superflue. Ceci dit, cette dernière peut tout de même s'avérer encombrante – sous la forme de la gêne plus que de l'obstacle. Car là où la réalité est la même pour tous et pour chacun, où elle est partagée en commun par l'entièreté des individus exprimant comment les choses leur apparaissent (Zanni 2021, 277-452), l'image, quant à elle, se construit en fonction de publics-cibles réduits à la fonction

[4] Nous utilisons ici et dans cet article le terme "puissance" au sens courant, politico-militaire, et non au sens d'Arendt 2012d, 942.

de spectateurs, conçus comme "des 'majorités silencieuses', censé[e]s assister passivement aux productions des scénaristes officiels" (Arendt 2012c, 868). Lorsque l'on se met à faire de l'image sa fin politique, on ne développe pas le même discours et l'on ne souhaite pas apparaître de la même façon vis-à-vis des parlementaires, des citoyens, des *boys*, des alliés occidentaux, des alliés locaux (le gouvernement et la population sud-viêt namiens), des ennemis globaux (le communisme international) ou d'un ennemi ponctuel et particulier– dont l'identité propre devient presque anecdotique puisqu'il n'est, tout comme le conflit qui nous y oppose, au final plus qu'une toile sur laquelle il s'agit de peindre l'image. Et à chacun de ces publics, l'on peut proposer une représentation particulière, adaptée à ce que l'on imagine être leurs intérêts et opinions propres[5] – et ce y compris par le moyen de buts de guerre dépareillés et disparates (ibid., 854).

Cette façon de "faire" de la politique ne vint pas de nulle part. Elle fut portée par deux catégories de conseillers, d'intellectuels et de travailleurs de l'ombre des cabinets ministériels, dont la logique finit par progressivement et radicalement infuser le cadre théorique et pratique de l'exercice du pouvoir. Le premier groupe était celui des *public relations men*, des *communicants*, venus du secteur privé, du monde de la réclame commerciale. Ils étaient persuadés que "la politique n'est qu'une variété des relations publiques" (ibid., 851), c'est-à-dire qu'elle constitue un produit comme un autre que l'on peut "vendre". Ils entendaient forger et promouvoir des images adaptées, de la même manière que, dit le poète, l'on "vend des yaourts, simplement en passant à la télé tous les jours" (Didier Super 2016). L'important n'était pas tant la réalité effective de l'image que la croyance du public en celle-ci, ouvrant la porte à la pure propagande.

Encore fallait-il réussir à contourner la résistance, les frottements, de la réalité, afin de laisser la place pour l'image. À cet effet, aux communicants s'ajoutèrent les *problem-solvers* (Arendt 2012c, 850), des spécialistes en matière de calcul de problèmes, dont une partie fut surnommée les "whiz kids", les "petits génies". Ceux-ci proposaient une façon relativement novatrice de résoudre les embarras politiques et d'encadrer les choix des dirigeants en "[mettant] la réalité en équations" (ibid., 871). Formés à la statistique, à l'analyse des systèmes et à la théorie des jeux, "ils aspiraient à la découverte de formules, exprimées de préférence dans un langage pseudo-mathématique, susceptibles d'unifier les phénomènes les plus disparates que la réalité pouvait leur offrir" (Arendt 2012c, 851). À partir de la "[transposition] d'un contenu qualitatif [les faits] en nombres

[5] Ces représentations peuvent elles-mêmes s'avérer mouvantes et instables, changer d'un moment à l'autre, puisque seule l'image à produire se doit de perdurer et que le reste n'est que *decorum*.

et en valeurs quantitatives" (Arendt 2012c, 869), ils élaboraient, souvent algorithmiquement, des scénarios et calculaient des séries de probabilités à même – selon eux et, curieusement, sans qu'ils n'aient pris la peine de vérifier cette assertion (Arendt 2012c, 869) – de baliser non le mais des futurs, et ce au niveau politique comme militaire et à tous les échelons : un modèle pour les gouverner tous. Entre leurs mains, entre leurs chiffres, la réalité elle-même devenait ainsi intangible, abstraite, seulement intrinsèquement probable.

À cette déréalisation s'ajoutaient deux avantages aux pratiques des *problem-solvers*. D'une part, les "whiz kids" de McNamara accordaient, presque par capillarité, à la politique gouvernementale un vernis de rationalité, en se réclamant de l'application d'outils mathématiques tels que la théorie des jeux. Une action politique "scientifique", surfant dans le sillage et sur le succès après-guerre des *behavioural sciences* : voilà qui ne pouvait que garantir un certain sérieux auprès d'un certain nombre de publics[6] ! D'autre part, leur approche quantitative, notamment centrée sur le nombre de morts comparé comme étalon de la victoire ou de la défaite[7], le *body count*, donnait à l'administration un instrument commode et efficace, mobilisable par les communicants afin de légitimer auprès du public l'action gouvernementale. "Nous tuons plus qu'eux ; nous sommes donc les plus puissants ; nous sommes donc les vainqueurs, soyez en convaincus" : ainsi peut-être résumé l'idée centrale.

Ces deux groupes d'acteurs, de fait alliés, articulés au sein des administrations, ont ainsi instauré un univers de mensonges non parce qu'ils le désiraient particulièrement mais parce que, dans leur pratique quotidienne, la réalité ne leur était d'aucune utilité. Les uns proposaient de forger une image – celle d'États-Unis puissants et victorieux – déliée de tout rapport à une quelconque réalité, s'appuyant uniquement sur un pouvoir escompté de persuasion. Les autres – probabilisant le réel et, ce faisant, le déréalisant, l'abîmant dans l'abstrait – revendiquaient disposer d'outils techniques mathématiques et informatiques à même de produire et d'évaluer des scénarios parmi lesquels le pouvoir pouvait choisir ceux qui auraient le plus de chances d'emporter la conviction de chacun des publics. La vérité ne se trouvait pas en soi combattue, simplement hors de propos – et McNamara lui-même, implicitement dans les *Pentagon Papers* puis explicitement à la fin de sa

[6] Et ce quelle que soit la scientificité réelle des théories et pratiques mobilisées.
[7] Daniel Yankelovich proposera, lors d'une conférence de 1971, d'appeler "sophisme *de McNamara*" le fait de tenir toute réalité non quantifiable pour insignifiante.

carrière (McNamara et VanDeMark 1995), reconnut son aveuglement et les liens potentiels avec sa méthode.

L'attaque de l'Iran par les États-Unis : *bis repetita* ?

La reprise de cette conceptualité arendtienne pourrait-elle permettre d'éclairer les décisions prises par l'administration Trump ? Pourrions-nous comprendre cette guerre comme ayant été déclenchée pour défendre et promouvoir une *image* ? Berkowitz propose : "Trump en homme devant lequel les adversaires plient ; l'Amérique en puissance écrasante dont les menaces contraignent à la soumission ; la guerre comme forme ultime du *deal*" (Berkowitz 2026). Nous préférerions : Trump en homme à qui toujours sourit la victoire et devant lequel chacun ploie tôt ou tard ; les États-Unis en puissance capable de dévaster – voire "d'annihiler [*annihilate*]" (Trump 2026a ; Trump *et al.* 2026) – toute nation ; la paix comme impotence du vaincu. Quoi qu'il en soit et quelle que soit la façon dont on reconstruit cette image, l'analogie avec l'analyse arendtienne peut-elle fonctionner ?

Bien sûr, l'on ne saurait – dans le cadre d'un tel article – apporter quelque certitude quant à l'*intention* de l'administration Trump. Sonder les âmes constituant toujours un exercice pour le moins délicat et malheureusement hors de notre portée, il nous faudrait l'équivalent aux *Pentagon Papers*, et genre de chance, de trou de souris, est plutôt rare. Quelques éléments – révélés par la presse ou issus de la réflexion ; vérités de fait et de raison – peuvent néanmoins, si ce n'est confirmer l'hypothèse, tout du moins autoriser à ne pas la rejeter comme absurde et légitimer sa discussion. Cela n'implique en aucun cas qu'elle dût être considérée comme irréfutable. Elle se trouverait instamment mise en défaut si l'on observait un but de guerre ou une stratégie militaire maintenus avec constance au détriment de l'image, ou bien une négociation acceptant un résultat concret sans gain ou avec perte d'image.

La primauté de l'image et la dislocation du lien à la vérité factuelle

Lors de son discours sur l'état de l'Union du 24 février 2026, le président Trump prévient : "aucune nation ne devrait jamais douter de la détermination de l'Amérique" (Associated Press 2026b). Cette formulation laisse entendre un raisonnement subjectif, psychologique. Le problème trumpien semble résider non tant au niveau de l'hégémonie ou de la détermination états-unienne mais dans le fait que les alliés et les ennemis de sa nation, voire son propre peuple ou son parlement, puissent ne pas en être convaincus, qu'ils puissent *douter*. Quelques jours plus tard, dans son discours du 28 février destiné à justifier

le début des frappes aériennes, le président Trump présente une première série de buts de guerre destinés à différents publics : les citoyens états-uniens apprécieront la revendication de défense de leur pays, les européens l'opposition à la mise en place de systèmes balistiques capables de cibler l'Europe, les militaires iraniens l'exigence de reddition, les dirigeants politiques l'opposition au programme nucléaire, la population la promesse de libération et de changement de régime, etc. Il mentionne également que "ce régime [iranien] apprendra bientôt que personne ne devrait défier la force et la puissance de l'armée des États-Unis" (Associated Press 2026a) ; on pourrait y lire que l'inexcusable n'est pas tant de s'opposer que de contester, que de remettre en cause l'image des États-Unis. Enfin, la guerre a été déclenchée le 28 février par le gouvernement états-unien entre deux rondes de négociation, alors que la suivante devait avoir lieu quelques jours après, le 2 mars. Cela laisse à penser que l'option militaire a été choisie non en vertu d'objectifs atteignables par différents moyens – dont la diplomatie ou la pression économique – mais en et pour elle-même, pour l'image des États-Unis et du président Trump qu'elle entend projeter.

De plus, l'hypothèse d'une guerre pour l'image permettrait de comprendre, de rationaliser, la profusion de buts de guerre entre eux substituables – ils permettent de facilement en remplacer un qui aurait été gagné par un autre – puisque, comme dans le cas d'étude arendtien, ils seraient totalement déliés de la réalité et de l'objectif profond – la production de l'image – ayant mené au déclenchement du conflit. Prenons trois exemples. D'abord, le président Trump a indiqué, à plusieurs reprises, comme but de guerre le renversement du régime ; or, nous savons désormais que "la CIA [elle-même] doutait fortement de la possibilité d'un changement de régime à Téhéran" (Smolar 2026a). Cet objectif serait alors absurde… sauf à être invoqué comme justification *a posteriori*, une fois prise la décision de (re)dorer le blason états-unien et celui de son président par le déchaînement de la violence. Ensuite, le président Trump a justifié l'entrée en guerre par des "menaces imminentes" (Associated Press 2026a). Or, Joe Kent, trumpiste de longue date, directeur du Centre national de lutte contre le terrorisme, placé sous l'autorité directe du directeur du renseignement national, démissionne le 17 mars en affirmant que "l'Iran ne présentait aucune menace imminente pour [leur] nation" (Kent 2026). Enfin, concernant le potentiel d'enrichissement iranien de l'uranium, enjeu cardinal de tout programme nucléaire, Tulsi Gabbard, alors directrice du renseignement national, a déclaré sous serment le 18 mars que "les services de renseignement estimaient qu'il avait été 'anéanti' lors de la frappe de juin [2025, lors de l'opération *Midnight Hammer*] […] et que l'Iran n'avait fait aucun effort pour le reconstruire depuis" (Gedeon et Chidi 2026). Si l'on ajoute à cela que, à l'occasion des négociations irano-états-uniennes, le médiateur omanais, Badr Al Busaidi, ministre

des affaires étrangères, avait affirmé la veille de la guerre que l'Iran avait accepté – accord de principe pour le moins sans précédent – de diluer ses stocks d'uranium enrichi, sous la supervision totale de l'AIEA, ce qui impliquait que le pays ne puisse jamais se doter de la bombe atomique (Brennan et Al Busaidi 2026), la justification de ce que le président Trump présentait comme une attaque préventive s'effondre encore davantage. Nous retrouvons ici la disparité totale entre les analyses des services de renseignement, que l'on suppose factuellement exactes, et les décisions et discours – les buts de guerre tels qu'annoncés – gouvernementaux, dans un écho assez troublant avec la situation lors de la guerre du Viêt Nam telle qu'Arendt la présente.

L'hypothèse d'une guerre pour l'image permettrait également d'expliquer la conduite parfois erratique de la guerre ou des négociations comme sourdant d'un rapport visiblement distendu entre les discours et les événements. Les quatre exemples qui suivent peuvent être compris comme répondant à une intention trumpienne de projeter une image de puissance et de victoire. 1) Il est difficile de comprendre comment un accord d'ouverture de négociations pour sortir du conflit peut être annoncé le 14 juin, signé en grande pompe à Versailles le 17 et renié le 8 juillet, à moins de présumer qu'il était davantage important d'annoncer la fin de la guerre et la satisfaction des buts de guerre que de l'obtenir réellement et concrètement. Dans ce cadre, délié de tout objectif réel, rien n'empêche de remettre le couvert. 2) Le refus du président Trump de reconnaître le niveau extrêmement bas des stocks de munitions états-uniens (Rego 2026) peut s'expliquer à cette aune : les États-Unis ne peuvent avoir une image vulnérable ; il convient donc de nier avec la plus grande énergie, qu'importe la réalité. 3) Prenons également l'annonce de l'opération *Project Freedom*. Le président Trump a annoncé le 3 mai qu'à partir du 4, la marine états-unienne protégerait les navires marchands lors du franchissement du détroit d'Ormuz. Le 5 au soir, il mettait l'opération en "pause" (que l'on sait aujourd'hui définitive) et annonçait que l'Iran avait accepté un accord… quand la réalité crue était que la marine iranienne avait attaqué un porte-conteneur tentant de passer et que les forces états-uniennes n'avaient pas pu l'en empêcher (Breuninger 2026). Puisque l'opération s'avérait impossible, alors il fallait en claironner le succès. 4) De la même manière, le 13 juillet, le président Trump a revendiqué la garde exclusive du détroit d'Ormuz et la mise en place d'un péage de l'ordre de 20% de la cargaison (contredisant par ailleurs le secrétaire d'État Rubio qui avait affirmé quelques jours auparavant que l'on ne saurait monétiser le droit de passage par le détroit)… avant d'y renoncer le lendemain, faute de capacité opérationnelle et juridique, justifiant ce retournement par un hypothétique accord d'investissement des

États du Golfe sur le territoire états-unien (Gambrell 2026). Bref, si l'objectif est d'apparaître puissant et victorieux quel que soit l'état réel du monde et le déroulé des événements civils et militaires, alors rien n'empêche de proclamer plus de 32 fois la victoire, y compris pour qualifier un échec !

Ceci étant dit, serait-ce si difficile à croire qu'un bonimenteur s'avérât disposé à embrasser une politique de l'image et à s'émanciper de la vérité factuelle ? Donald Trump a derrière lui une longue histoire histrionique de cloisonnement entre la réalité et l'image, et notre interprétation ne ferait que la prolonger. Sa conception même des affaires l'a toujours situé entre le *business* et l'*entertainment*. Se promouvant lui-même comme un produit, une image, publicitaire, se présentant comme un spécialiste du *deal* conçu comme un affrontement entre deux personnalités délié des considérations concrètes, revendiquant être un *self made man* et oblitérant la fortune et l'entreprise familiale, mêlant avec plaisir l'image et la réalité dans son émission de télé*réalité The Apprentice*, jaloux comme un tigre de sa réputation – y compris auprès de la gent féminine –, refusant obstinément de reconnaître la factualité attestée de sa défaite en 2020, serait-ce si surprenant qu'il préférât à nouveau opter pour la communication et l'image au détriment du réel ? Ne pourrait-on pas estimer que tous ces choix pavent un chemin continu – celui du refus de distinguer l'une et l'autre ? Quel plus grand spectacle que celui se jouant sur la scène mondiale ?

L'IA comme nouveau *problem-solver*

Pour Arendt et dans le cas de la guerre du Viêt Nam, les *problem-solvers* permettraient de proposer des décisions, destinées à façonner une image, n'impliquant pas de soumettre l'administration à la contingence des faits. La mise en nombres de ceux-ci permettait – en les transformant en abstractions quantitatives et en construisant des scénarios évalués en termes de probabilité et légitimés au nom d'une pseudo-rationalité logico-mathématique – de produire une action gouvernementale sans devoir l'ancrer dans la réalité. Existe-t-il, aujourd'hui, un équivalent fonctionnel à cet outil ?

Notre hypothèse est que, dans le cadre de la guerre états-unienne contre l'Iran, l'intelligence artificielle (IA) joue ce rôle. Son utilisation[8] par les États-Unis durant ce conflit est de notoriété publique (AFP 2026 ; Gupta 2026). Ils en avaient par ailleurs déjà usé au niveau national – par exemple dans le ciblage des contrôles migratoires par l'ICE

[8] Notons que l'utilisation de l'intelligence artificielle n'est ni proscrite ni encadrée en tant que telle par le droit des conflits armés (Perez 2026).

ou au sein du DOGE – comme international – lors de l'enlèvement à Caracas du président vénézuélien Maduro (Lauer 2026 ; Leparmentier 2026). C'est toutefois la première fois que son utilisation à grande échelle et de manière structurelle est documentée lors d'une guerre interétatique[9]. Dans le cadre du conflit russo-ukrainien, son degré d'utilisation éventuelle par les deux belligérants au plan stratégique s'avère très peu publicisé, contrairement à son usage tactique et, de manière encore plus marquée, à son rôle dans la création et l'utilisation d'armes semi-autonomes (notamment des drones). En revanche, l'IA se trouve "au cœur de la stratégie israélienne à Gaza" (Roucy-Rochegonde 2024) mais cette action militaire annonce cibler une organisation non-étatique. Les bombardements du peuple palestinien ont constitué et constituent ainsi assez cyniquement, pour Israël comme pour un certain nombre de puissances, un terrain d'expérimentation pour l'utilisation de l'IA à grande échelle au plan militaire. Les presses israélienne (notamment le magazine *+972*) et internationale ont livré un certain nombre d'informations concernant son architecture et ses procédures – nous pourrons nous fonder sur celles-ci et sur les analyses qui leur sont liées lorsque, faute de sources, il nous faudra (prudemment) raisonner sur la base de conjectures quant à notre objet.

Maven au combat

Comment l'IA est-elle utilisée par les États-Unis ? Commençons par noter que les IA génératives (de texte, image, vidéo, etc.) ont été grandement mobilisées à des fins de propagande par les deux parties, au niveau étatique et non-étatique, inondant le web de documents falsifiés ou intégralement fictifs (Alcaraz 2026a). Un certain nombre de documents annonçant, textuellement ou graphiquement, la mort de MM. Trump, Netanyahou ou Khamenei ont été créés et massivement partagés. Toutefois, cet usage relève plutôt de la sous-partie que nous venons d'achever et renvoie davantage au rôle des communicants. Il a pour but non la mise à distance des faits par les décideurs mais vise directement à façonner la perception de l'image pour les différents publics.

Ce qui nous intéresse, dans le cadre de l'analogie avec les *problem-solvers*, tient bien davantage au rôle dévolu à l'IA dans le cadre de la prise de décision, notamment en

[9] Son utilisation par l'Iran est également prouvée (Salman 2026). Toutefois, la nature dictatoriale et les choix de communication du régime iranien ne permettent pas d'avoir accès à une documentation suffisante.

matière militaire. Les États-Unis ont officialisé et présenté à la presse[10] en 2017 le projet *Maven* (AFP 2026) – nom que l'on pourrait traduire par "Expert". Ce programme fédéral a d'abord regroupé puis progressivement unifié un certain nombre d'initiatives disparates en matière d'IA. Il associe sous la direction du gouvernement fédéral différentes entreprises, certaines strictement liées au monde de la défense – par ex. Palantir (son promoteur principal) ou Anduril –, d'autres spécialisées dans la production et l'exploitation de modèles d'IA – OpenAI, Google, Meta, Anthropic, xAI…

Contrairement à l'architecture israélienne bien plus éclatée[11], le projet *Maven* entend à terme unifier au sein d'une unique interface la gestion de l'ensemble de la *kill chain*, ou "cycle de ciblage". L'IA doit intervenir à chacun de ses niveaux : 1) la sélection des cibles pertinentes ; 2) la planification des opérations – dont le choix d'un vecteur, d'un armement, d'une munition, d'un lieu ou d'une temporalité adéquats, l'estimation des dommages (y compris collatéraux) mais également la gestion de l'entrecroisement des différentes actions menées simultanément par différents armes, commandements et systèmes – ; 3) parfois les opérations elles-mêmes, en transmettant l'ordre de tir au système ; 4) la vérification postérieure de l'efficacité du processus d'élimination. L'échelle de planification s'étend ainsi du tactique à l'opératif – *Maven* devant pouvoir participer à élaborer des scénarios de batailles (Weisgerber *et al.* 2026), voire potentiellement de théâtre. En ce qui concerne la prise de décision quant au déclenchement de toute action, elle doit, selon la doctrine états-unienne (U.S. Department of Defense 2023) et sur le principe du *human-in-the-loop*, être réservée à un opérateur, ou tout du moins inclure "un jugement humain", quand bien même celui-ci donnerait ou confirmerait un ordre de tir à un armement autonome – tout comme les *problem-solvers* élaboraient des scénarios entre lesquels des décideurs arbitraient.

[10] Notons que, dans le cas israélien, le rôle de l'IA n'a pas été volontairement officialisé : c'est la presse, et notamment *+972*, qui a mis au jour l'usage jusqu'alors secret de l'IA en matière militaire, et qui en a documenté le fonctionnement.

[11] Israël a utilisé lors de ses opérations à Gaza un grand nombre de programmes. S'ils s'avèrent interconnectés, chacun possède une fonction particulière. Par exemple, "*Alchemist* facilite les ripostes en cas d'attaque visant le territoire israélien ; […] *Depth of Wisdom* cartographie les sols et les sous-sols de la bande de Gaza […] ; […] *Habsora* définit les cibles [matérielles] les plus pertinentes ; […] *Fire Factory* génère en temps réel des plans de frappe […] en fonction du type de cible [;] […] *Lavender* […] génère des cibles humaines […] et *Where's Daddy* […] permet de procéder aux frappes lorsque les membres présumés du Hamas se trouvent à leur domicile" (Roucy-Rochegonde 2024).

Le succès, en termes quantitatifs, du recours à l'IA semble incontestable. Si, tout du moins dans un premier temps, "le Pentagone et Palantir ont refusé de commenter les performances de *Maven* dans la guerre avec l'Iran", "le rythme soutenu des frappes américaines montre que *Maven* a vraisemblablement accéléré le processus de ciblage et de tir" (AFP 2026). Dans les 24 premières heures du conflit, les États-Unis ont frappé plus de 1 000 cibles (AFP 2026). 48 heures plus tard, le nombre macabre se portait à 2 000 (20 minutes avec AFP 2026). Le 11 mars, onze jours après le déclenchement des bombardements, le Commandement central états-unien revendiquait avoir touché 5 500 objectifs (Gupta 2026). Au plan qualitatif, c'est l'utilisation de l'IA qui semble avoir permis aux États-Unis et à Israël de cibler, planifier et réussir à tuer Ali Khamenei, Guide suprême de l'Iran et plus haut dignitaire du régime (Srivastava *et al.* 2026). Cette démonstration de puissance et ces réussites en termes de métrique opérationnelle, de cadences et d'élimination de cibles se sont cependant avérées stériles politiquement : elles n'ont pas entraîné la satisfaction des buts de guerre annoncés, pas plus qu'elles n'ont empêché l'Iran de renforcer sa position en interdisant l'accès au détroit d'Ormuz[12].

Par ailleurs, l'utilisation de l'IA a également conduit à des erreurs, voire des désastres tragiques. Au titre de ces derniers, le 28 février, dès le déclenchement des hostilités, les États-Unis ont bombardé une école de jeunes filles à Minab, tuant plus de 165 personnes (Golshiri et Zerrouky 2026) ; "l'armée américaine aurait probablement ciblé ce bâtiment sur la base de données obsolètes en suivant aveuglément une recommandation issue d'un système d'IA sans procéder à la vérification qui s'imposait" (Perez 2026). Certes, l'IA n'est pas seule en cause – l'entièreté du cycle de ciblage intégré au sein de *Maven* a failli (Baker 2026) – mais l'on ne saurait ignorer que l'IA a conditionné, en pratique, la prise de décision de l'opérateur humain. Au titre des erreurs, l'on peut verser un incident qui aurait pu déclencher une crise diplomatique aux conséquences potentiellement extrêmement dangereuses. Au printemps 2026, un analyste a utilisé une IA[13] pour croiser des renseignements techniques et des sources ouvertes, laquelle a produit un texte affirmant qu'un navire chinois transportait à destination de l'Iran des composants pouvant être utilisés dans le cadre d'un programme nucléaire. Des aéronefs de combat s'étaient déjà envolés lorsque la hiérarchie militaire, après vérification, s'est rendue compte de l'erreur et a annulé in extremis l'arraisonnement (Lillis et Cohen 2026). De manière plus

[12] Comme il l'avait déjà fait durant la guerre Iran-Irak, au grand dam des États-Unis qui avaient dû réagir militairement.
[13] Plus précisément un LLM.

générale et en conservant à l'esprit la difficulté d'accès aux sources, leur caractère daté et le flou des méthodologies utilisées, l'usage de l'IA en matière militaire entraînerait un taux d'erreur important, particulièrement si l'on prend en compte que, derrière les chiffres et le calcul de statistiques, des vies humaines sont à cette occasion arrachées : 40% d'erreurs (contre 16% pour un analyste humain) par beau temps, 70 % par mauvais, en ce qui concerne l'identification d'objets en 2024 pour *Maven* (Manson 2024) ; 10 % pour le système israélien *Lavender* de sélection d'individus à éliminer (Abraham 2024).

Le réel mis en chiffres

Comment *Maven* fonctionne-t-il ? Comment lie-t-il ensemble tous les maillons de la *kill chain* ? Si nous n'avons ni les sources ni l'espace pour rentrer dans les détails techniques, l'on peut toutefois en brosser, à partir de ce qui a été publicisé et de déductions logiques, un modèle simplifié. Au stade actuel, *Maven* fonctionne grâce à différentes briques logicielles. L'usage d'algorithmes à règles explicites et déterministes constitue la base informatique du projet. Dès 2017, plusieurs autres méthodes sont utilisées, à commencer par des algorithmes de *machine* ou de *deep learning* intégrant des réseaux de neurones, pour lesquels les programmeurs n'ont pas écrit une à une les lignes de code mais ont balisé, par un ensemble de règles, la création endogène d'un système prédictif. Pour ce faire, on lui fournit des données d'entraînement (plus ou moins annotées) puis, en variant la configuration du modèle, on tente de lui faire retourner un résultat le plus adapté possible aux attentes de ses promoteurs.

Lorsque *Maven* est utilisé, les étapes s'enchaînent par briques successives : à partir d'un jeu de données, le système identifie et retourne une cible potentielle puis, à partir d'un autre jeu de données, il recherche le moyen (au sens large) le plus adapté, en tenant compte de l'ensemble des opérations, pour procéder à la destruction de celle-ci. Il génère alors une préconisation de frappe, horodatée et géolocalisée, accompagnée d'un rapport, généré en langage naturel à l'aide d'un LLM[14] (AFP 2026), indiquant la cible, l'armement, les dommages collatéraux prévisibles, etc. à destination d'un opérateur qui doit confirmer ou interdire la frappe. En cas de validation, l'ordre de tir est transmis aux unités adéquates

[14] On sait que l'armée états-unienne emploie plusieurs modèles, tels que Claude (quand bien même son rôle devrait être réduit, voire supprimé, si les menaces du président Trump sont mises à exécution, ce qui semble prendre un certain temps), Gemini, Llama, ChatGPT ou même Grok (20 minutes avec AFP 2026) – duquel on connaît par ailleurs les biais sexistes et racistes, ce qui ne manque pas d'interroger.

et, idéalement et à terme, le système prendra également en charge la vérification du succès de l'opération.

Reste à présent, pour parfaire notre explication, à comprendre d'où viennent et par quoi sont constitués ces jeux de données venant en sus des données d'entraînement. Une infime partie, mais décisive, du volume des jeux de données doit logiquement être fournie par des humains – que ce soient les opérateurs, les ingénieurs ou leurs supérieurs – afin de cadrer l'utilisation des algorithmes. Elle comprend : le lieu des opérations, la temporalité, les objectifs, les critères de sélection et de planification, les dommages collatéraux considérés comme acceptables, etc. Le reste des données est issu de documentations techniques (notamment en matière d'armement) et, surtout, d'immenses bases d'informations aussi diverses qu'étendues provenant de sources ouvertes comme fermées : disposition actuelle des troupes états-uniennes, imageries satellitaires, renseignement humain, liens familiaux, vidéosurveillance, annuaires, cartographie, analyse des réseaux sociaux, métadonnées téléphoniques, météorologie, emplois du temps, interceptions de télécommunications, données radar, etc. (AFP 2026 ; Alcaraz 2026b) Les potentialités d'*input* sont presque infinies – et la liste de ceux mobilisés jalousement gardée secrète.

Ce qui fait la force de ces données est leur croisement "à l'aveugle", l'établissement de corrélations non-nécessairement anticipées, par les IA en un temps record qu'aucun analyste humain, même assisté par des logiciels classiques, ne saurait concurrencer. Par exemple, l'assassinat du guide suprême Khamenei a été rendu possible par le croisement par un système d'IA[15] d'une multiplicité de sources de types différents, dont une partie a été dévoilée : le piratage des caméras de surveillance du trafic routier de Téhéran, celui des caméras de surveillance urbaines, l'organigramme de la protection rapprochée du dirigeant, les immatriculations des véhicules de ses gardes du corps, leurs habitudes en matière de stationnement, leurs horaires de travail… (Srivastava *et al.* 2026) Ces données seraient rapidement devenues obsolètes si elles n'avaient pu être analysées par un système d'IA. Le temps qu'un analyste humain repère une voiture, vérifie son propriétaire, cherche des renseignements sur l'adresse où elle s'est rendue, etc. la cible a déjà eu le temps de boire quelques cafés et de repartir.

Cette multitude incommensurable et irreprésentable de données, souvent non structurées, ne peuvent être croisées directement. Ce sont des textes, des images, des films, des sons, des signaux, des tableaux, etc. Elles doivent auparavant être collectées et

[15] Le système d'IA en question n'a pas été dévoilé, ni par les autorités, ni par la presse, et l'on ne sait donc pas s'il s'agit de *Maven*, d'une de ses composantes ou d'un autre, connu ou encore secret.

"ingérées" par le système d'IA, c'est-à-dire être mises en chiffres, encodées selon des représentations numériques compatibles entre elles, propres à celui-ci et issues de son entrainement. Sous cette forme, elles échappent à toute traduction en langage naturel et c'est parce qu'elles sont, toutes, transposées en valeurs quantitatives que le modèle peut établir, à une vitesse inhumaine, des corrélations qui, seulement, ensuite pourront être restituées à l'opérateur dans un langage qui lui (et nous) soit intelligible.

Quatre dimensions de déréalisation

L'utilisation de l'IA, à travers *Maven*, pour organiser le bombardement de l'Iran expliquée, il importe désormais de saisir comment celle-ci pourrait produire un effet analogue à la déréalisation opérée par les *problem-solvers* et décrite par Arendt. La déréalisation à laquelle ouvre l'IA peut être décrite selon quatre dimensions. Tout d'abord, les systèmes d'IA méconnaissent les faits ou, plutôt, ils ne peuvent les absorber sans les avoir mis en équations, transformés en données numériques, quantitatives, propres au système d'IA utilisé – lequel, en les abstractisant, opère nécessairement un processus de sélection parcellaire. Nous retrouvons ici la description arendtienne de l'effet des *problem-solvers* : "[transposer] un contenu qualitatif en nombres et en valeurs quantitatives" (Arendt 2012c, 869). À l'autre bout du processus, ce qui est renvoyé à l'opérateur n'est plus du domaine factuel : il s'agit du produit d'un calcul probabiliste construit sur une base statistique que l'on ne saurait confondre avec le constat de l'existence des choses telles qu'elles sont. Cela a deux conséquences quant à la décision que ce dernier doit prendre. D'une part, il en est réduit à arbitrer entre deux (ou plusieurs) scénarios contraints : la frappe (ou plusieurs propositions de frappes[16]) ou l'inaction. La richesse et les possibilités presqu'infinies qu'offre la réalité sont niées ; construire la décision comme une dichotomie entre ces scénarios, y épuisant le réel, amène à "détourner l'attention et [à] empêcher les facultés de jugement de s'exercer sur le nombre très élevé des possibilités réelles" (Arendt 2012c, 852). D'autre part, la décision de l'opérateur devra être prise non en fonction de la réalité factuelle mais de probabilités. Le décideur s'abstrait ainsi des faits, des choses telles qu'elles sont, pour fonder son action sur une reconstruction probabiliste, c'est-à-dire sur les choses telles qu'elles pourraient (probablement) être. Il n'a plus besoin de se référer à

[16] À notre connaissance, cette partie du système n'a jamais été décrite avec la précision nécessaire pour être certain que *Maven* ne fournit qu'une seule proposition de frappe. C'est toutefois le plus probable, au vu des interventions officielles, des révélations de la presse et des analyses.

une vérité factuelle établie, devenue superflue dans ce processus de prise de décision, provoquant la même déréalisation que celle décrite par Arendt comme sourdant des pratiques des *problem-solvers*.

L'IA fait même mieux que les "whiz kids" pour distendre le lien entre les décideurs – et leurs décisions – et la réalité. Lorsque les *problem-solvers* manipulaient les données pour aboutir à des scénarios, l'on était en droit de leur demander des comptes. Les décideurs ne le firent généralement pas puisque leur intérêt résidait précisément dans la déliaison au réel qu'offrait la moulinette algorithmique et la place ainsi dégagée pour une politique de l'image. Mais s'ils s'en étaient souciés, les *problem-solvers* auraient pu expliquer pas à pas les données qu'ils avaient retenues, celles qu'ils avaient exclu, leurs modalités de mise en chiffre, leurs calculs, etc. c'est-à-dire que la chaîne causale permettant d'aboutir à des scénarios se fondant sur des estimations probabilistes était parfaitement remontable, pour peu que l'on en ait la volonté. Or, à partir du moment où le processus inclut un réseau de neurones et, donc, de l'apprentissage profond, cette possibilité disparaît. L'IA se constitue comme une "boîte noire", à laquelle on peut imposer certaines configurations certes, mais dont il est impossible de restituer le fonctionnement effectif dans le cadre d'une inférence particulière[17]. Un opérateur ne peut remonter la chaîne ; il ne peut disposer de rien de plus que de ce qui lui est livré – il a uniquement accès à un résultat sans pouvoir espérer comprendre à ce qui pour nous, humains, constituerait ou serait reconstruit comme un raisonnement. La seule manière de vérifier et de mettre en défaut une inférence particulière est de montrer qu'à partir d'un certain nombre de données, nous parvenons à un autre résultat que nous savons vrai, car factuel et suivant une chaîne causale et non probabiliste – c'est ainsi que l'ordre d'arraisonnement du navire chinois pu être avorté. Cette opacité touche également l'analyse postérieure à la frappe et l'établissement des responsabilités : "l'armée américaine aurait déclaré n'avoir 'aucun moyen de savoir' si elle avait utilisé l'IA lors d'une frappe aérienne spécifique menée en Irak en février 2024, qui a coûté la vie à Abdul-Rahman al-Rawi, un étudiant de 20 ans" ; "il n'y a aucun moyen de savoir si les attaques sont délibérées, si elles résultent d'erreurs des services de renseignement ou si l'IA est imprécise" (Gupta, 2026). L'analyse du drame de Minab n'a pu être produite que par construction à partir de données factuelles. L'opacité *de facto*, contingente, des *problem-solvers* est devenue avec l'IA une opacité structurelle, nécessaire. Dès

[17] En tout cas, en l'état de la technique actuelle et quand bien même l'on cherche à en produire des approximations via différentes méthodes. On remarquera par ailleurs qu'une telle quête – opérer comme une forme d'IRM sur l'IA – exige également de renoncer, dans le cadre de l'analyse, à toute factualité, à ne procéder que par à peu près, que par probabilités.

lors, nous n'avons d'autre choix que de soit embrasser le probable de l'IA, soit nous en extraire et courir en parallèle avec nos propres moyens… et le risque est que celle-ci nous distance toujours par sa capacité à produire des milliers de résultats quand un analyste, dans le même temps, n'en aura proposé – ou vérifié – que quelques-uns.

La déréalisation – il s'agit de sa troisième dimension – s'avère particulièrement manifeste dans le cadre de la sélection des cibles. L'IA va établir un score de probabilité qu'un objet constitue une cible (à éliminer) en établissant des corrélations avec les caractéristiques d'autres objets identifiés comme tels[18]. Dans le cas du ciblage d'un individu, c'est parce que X *ressemble* à Y (Baggiarini 2023), lequel a déjà été désigné comme cible, qu'il peut voir augmenter la probabilité d'être lui aussi suggéré, par l'IA, comme tel. Cette ressemblance peut passer par des liens factuels – X et Y entretiennent une amitié, ils travaillent ensemble, ils fréquentent tous deux un même établissement, etc. – comme par des corrélations bien moins évidentes – ils ont un aspect semblable, partagent certains éléments de leur mode de vie sans se connaître pour autant et/ou tout autre élément qui, entre les mains d'un enquêteur humain et de la faible quantité de données qu'il peut brasser, ne permettrait pas d'augurer un rapprochement. Pour reprendre le vocabulaire arendtien (Arendt 2012a, 205), X n'est plus considéré comme une personne réelle, disposant d'un *qui* (*who*) qualitatif, mais uniquement comme une entité statistique, un score numérique, c'est-à-dire un *ce que* (*what*), une somme de caractéristiques objectivables et quantifiables. Il en va de même pour un objet ou un bâtiment : le processus de ciblage le détache de toute réalité propre pour le réduire en un objet mathématique corrélé à d'autres objets mathématiques. La frontière, factuelle, entre un militaire (ennemi) dont la destruction est humainement malheureuse mais politiquement autorisée et un civil, lequel doit être protégé selon la morale et le droit de la guerre, s'érode : dans la reconstruction probabiliste et l'identification par la ressemblance statistique, toute cible se situe sur un spectre délié de son statut réel et des droits qui lui sont afférents. La réalité de sa personnalité et de ses droits demeure, mais cet état de fait est, structurellement, rejeté hors du processus de décision. Cette déréalisation se renforce encore avec la prise en compte des

[18] Ce mode de sélection des cibles n'est pas prouvé pour *Maven*, contrairement à *Lavender*. Toutefois, puisque *Maven* doit d'une part sélectionner et prioriser des cibles d'autre part évaluer les conditions de frappe, et considérant que Minab, comme l'a reconnu le gouvernement américain suite aux reconstructions opérées par la presse, constitue une démonstration de l'effectivité d'un tel rôle dans le processus de sélection et de planification, il est raisonnable - sans que nous ne nous avancions en termes de probabilité – de supposer en son sein un mécanisme comparable, sans que cela puisse être aujourd'hui établi.

victimes collatérales, que ce soit lors de la frappe d'une cible humaine (par exemple à son domicile, où demeure également sa famille) ou matérielle (par exemple sur un bâtiment, ce qui ne saurait manquer d'occasionner un certain impact sur ses occupants ou sur les passants proches). D'une part, ces personnes sont totalement déréalisées en tant que telles et que sujet de droit par la quantification qui est opérée dans le calcul de l'IA : elles ne sont même plus un *ce que*, une somme de qualités (ne serait-ce que "homme", "femme", "vieillard", "enfant"…) mais sont réduites à un nombre, une pure quantification (Bronner 2026). "Il est probable, selon l'heure, le lieu, la configuration du terrain, que 7 individus non ciblés soient tués, ce qui est inférieur à la limite de 20 fixée par ma configuration dans ce cadre d'opération" : voilà à quoi pourrait ressembler l'*output* de l'IA proposant la frappe. D'autre part, ce faisant, la construction des scénarios par l'IA conduit l'opérateur à prendre la décision de tuer non des individus précis, non même un certain nombre d'inconnus, mais, dans sa représentation, un chiffre, abstrait, qu'il pourra, éventuellement, comparer à d'autres chiffres. Ces victimes potentielles ne représentent plus – et ne sont plus représentés comme – des dommages collatéraux inévitables, dont on n'avait pas idée de la présence, que l'on n'a pas voulu tuer, un résidu d'incertitude, écume de la contingence du réel, la faute à pas de chance, mais elles sont ajoutées, inclues, comme simple donnée abstraite, entité mathématique, dans le processus de décision. Leur mort – qui n'est plus inévitable – se trouve planifiée et prévue. Pour résumer, la frontière entre le domaine militaire et le domaine civil, réelle et fondatrice de droit, déjà brouillée lors du processus proximal de sélection des cibles (X ressemble à Y), s'estompe, devient encore plus floue, durant le processus de planification des opérations. L'IA, par ce biais, parvient ainsi à radicaliser la déréalisation des personnes en tant que personnes déjà à l'œuvre dans les scénarios des *problem-solvers*.[19]

Enfin, non contents de délier l'opérateur de la réalité factuelle et de le réduire à fonder ses décisions sur des probabilités, de l'empêcher de remonter aux données et de comprendre le cheminement qui a conduit à l'établissement des scénarios de frappe, de l'enjoindre à oublier l'humanité et les droits des personnes – ciblées ou non – pour les traiter comme des chiffres, *Maven* et les dispositifs reposant sur l'IA l'*aliènent* en déréalisant son rapport à ses propres décisions. En effet, l'opérateur se retrouve de fait structurellement contraint d'exercer son jugement à partir exclusivement des éléments générés

[19] Ceci ne devrait pouvoir troubler le secrétaire à la Guerre Hegseth, lequel proclamait le 8 mars "les seuls qui devraient s'inquiéter en ce moment sont les Iraniens qui pensent qu'ils vont vivre" (Smolar 2026b), assumant publiquement sans vergogne ni culpabilité de ne pas différencier en leur sein.

par l'IA, selon les règles et structures qui lui sont propres. Sont-ce encore ses décisions lorsqu'elles ne reposent plus sur rien d'assuré, lorsqu'elles sont coupées des faits ? Que vaut une décision humaine dans ce cadre ? Qu'a-t-elle encore d'humain, précisément ? Ces questions résonnent avec l'aliénation du travailleur à la machine :

> pour finir le corps et l'outil participent du même mouvement de répétition : dans l'emploi des machines […], ce n'est plus le mouvement du corps qui détermine le mouvement de l'instrument, ce sont les mouvements de la machine qui règlent ceux du corps. […] Les machines exigent que le travailleur les serve et qu'il adapte le rythme naturel de son corps à leur mouvement mécanique. (Arendt 2012a, 176-177)

D'une certaine manière, l'opérateur se cale sur ce que l'IA lui offre, sur sa temporalité et son fonctionnement probabiliste. Certes, il constitue sans doute l'étape la moins rapide du processus de décision – la moins efficace même, peut-être, suivant les critères quantitatifs – mais il compense ce manque d'efficacité par une qualité que l'IA, de par sa nature, ne saurait posséder. Son entremise permet à l'armée de traverser le Rubicon entre probable et raisonnable, de travestir une probabilité en un pseudo-fait : c'est parce que l'opérateur pèse et juge, prend une décision, que la cible, étiquetée d'une probabilité de frappe "légitime" à 93%, le devient à 100%. L'incertitude – qui existait pour l'IA mais ne peut se maintenir lorsque vient le moment d'agir dans le monde – disparait d'un simple clic ou d'un *swipe-right* ; le probable devient une icône sur une carte ou un numéro de frappe dans une liste. Les conditions de la décision s'avèrent ainsi ne plus vraiment être celles propres à l'opérateur : il devient, d'une certaine façon, lui aussi une sorte de maillon de la chaîne algorithmique, un genre certes particulier d'*agent* IA dans un système d'agents IA, transformant tous ensemble et à la chaîne des *input* que l'opérateur ne comprend pas réellement, puisque déréalisés, en *output*. Cette aliénation – que l'on appelle "biais d'automatisation" (Gupta 2026) – dans la prise de décision est par ailleurs renforcée par deux éléments. D'une part, la présentation des conclusions de l'IA graphiquement et/ou, du fait de l'usage des LLM, dans un langage lu comme naturel camoufle, dans le regard de l'opérateur, leur construction abstraite et leur origine statistique. Elle atténue grandement – par le récit plausible généré ressemblant à tant de rapports administratifs – la conscience de son éloignement radical vis-à-vis des faits, de la réalité du monde. D'autre part, le cadencement intensif dû au nombre de propositions de frappe – on parle d'un temps de décision qui se mesure en secondes, 20 à Gaza (Abraham 2024), 45 pour *Maven* (Manson 2024) – conduira la plupart du temps l'opérateur, pour maintenir le rythme de décision et ne pas emboliser le processus, à lire le récapitulatif d'un œil distrait et à prestement valider le bombardement avant de passer au suivant. Joey Temple, un

officier spécialisé dans le ciblage, "décrit le processus de validation des conclusions de l'algorithme par un staccato rapide : 'Accepter. Accepter. Accepter'" (Manson 2024). De telles modalités pratiques structurelles de la prise de décision ne peuvent qu'aggraver la déréalisation par l'opérateur de sa propre action, de sa propre décision, et atténuer, si ce n'est diluer, voire dissoudre, son sentiment de responsabilité. Il a ordonné une frappe sur la base de bons taux de probabilité ; si jamais les faits montrent que la décision était inappropriée – comme par exemple à Minab –, il, et avec lui l'institution qui l'emploie et l'encadre, auront beau jeu de rejeter la faute sur l'IA, sur ses calculs inadaptés, sur des données invérifiables, sur le risque inhérent à cette technologie, sur le cadencement, etc. *Maven*, dans sa structure même, conditionne et dispose l'opérateur à ne pas penser, lui fait risquer de devenir un Eichmann augmenté, et encourage ce qu'Arendt a désigné comme "la banalité du mal" (Arendt 2002) : la vie – comme la mort – deviennent tellement plus simple lorsque l'on accepte de devenir un rouage de la machine[20].

Ces quatre dimensions de déliaison d'avec la réalité – déréalisation des faits par la fondation de la décision sur le probable ; déréalisation du raisonnement par une opacité structurelle ; déréalisation des personnes par la réduction des *qui* à un chiffre ; déréalisation des décisions par la subordination de l'opérateur au processus – montrent que l'usage de *Maven* et, de manière plus générale, de l'IA peut être considéré comme produisant un effet analogue, bien que radicalisé, à celui joué par les *problem-solvers* dans l'analyse par Arendt de la structure de l'administration états-unienne durant la guerre du Viêt Nam. Tout d'abord, en permettant d'agir sans avoir à se soucier des faits, l'intermédiation de l'IA facilite une politique émancipée de la vérité – "conceptuellement, […] ce que nous ne

[20] C'est un point important de la pensée arendtienne. "En politique, obéissance et soutien sont une seule et même chose" (Arendt 2012b, 535). Cela signifie que l'on ne peut – si l'on accepte personnellement, non seulement cette aliénation, mais de se joindre à cette entreprise radicale de déréalisation – se justifier en invoquant la structure hiérarchique, sa place dans une organisation (fût-elle un collectif de travail organisé autour d'une IA) ou l'argument du moindre mal. Le conditionnement n'efface ni ne minore la responsabilité. Quelles que soient les conditions – et ce d'autant plus dans un régime politique états-unien qui ne contraint pas à intégrer l'armée –, il est toujours possible de refuser de participer (Arendt 2010, 75). Arendt invoque précisément cet argument lorsqu'elle discute de la responsabilité personnelle des personnes qui ont accepté de collaborer avec le régime nazi. Elle explique que ceux qui ont refusé de participer sont ceux qui ont estimé qu'"il valait mieux ne rien faire, non parce que le monde s'en porterait mieux, mais simplement parce que ce n'était qu'à cette condition qu'ils pourraient continuer de vivre avec eux-mêmes" (Arendt 2010, 87), c'est-à-dire qu'ils tenaient à ce rapport à soi que l'on appelle pensée et qu'ils étaient convaincus qu'il faudrait, pour collaborer, tenir à distance cette voix du dedans et arrêter toute pensée et tout jugement autonomes.

pouvons pas changer ; métaphoriquement […] le sol sur lequel nous nous tenons et le ciel qui s'étend au-dessus de nous" (Arendt 2012e, 820) – qui toujours résiste ; elle dégage un espace au sein duquel pourra se déployer une politique de l'image. Ensuite, comme ses ancêtres "whiz kids", le fait qu'elle mobilise le calcul, l'algorithmie, la mathématique, l'informatique, c'est-à-dire qu'elle convoque des représentations et un langage technoscientifiques, pare l'IA, dans sa parution publique, d'atours pseudo-rationnels et pseudo-rationalistes, lui confère une puissance et un éclat symboliques – dans notre modernité où les chiffres appellent davantage au respect que les lettres – dont la dorure, cependant, en reste aux mains dès lors que, dédaignant la parure, l'on analyse la structure. Enfin, le nombre de frappes et l'effet de puissance qu'un habile communiquant peut par-là induire sur la scène publique – quelle que soit la réalité de l'efficience qualitative des bombardements quant à la satisfaction de buts de guerre – permettent de légitimer les dirigeants, ajoutent à l'image une illusion d'efficace. Avec un tel barouf, comment pourrions-nous ne pas être victorieux ? L'on peut même se demander si cette nouvelle version du *body count* – les 1 000, 2 000, 6 000 frappes – ne relève pas d'une priorité bien plus politique que militaire, celle de continuellement s'afficher comme puissance victorieuse. À Gaza, "l'armée de l'air [israélienne] s'était […] trouvée plusieurs fois à court d'objectifs, alors que demeurait une forte pression politique pour continuer la guerre" (Roucy-Rochegonde 2024) : le fait que l'IA permette de "rapidement préparer de longues listes de cibles, bien plus vite qu'avec des humains" (Moyer 2026), indépendamment de leur intérêt militaire concret, et de les éliminer un à un avec la même célérité, permet de continuer à occuper les différents espaces publics, à faire tourner la lessiveuse communicationnelle, chaque détonation prenant le relais de la précédente et annonçant la suivante. Comme dans un jeu vidéo, le nombre de points augmente à grande vitesse, ravissant les béats, qui ne voient pas, subjugués par le nombre, que l'on n'a toujours pas dépassé le premier tableau et que l'Iran ne plie toujours pas.

Conclusion

L'Iran ne plie toujours pas, les buts de guerre états-uniens ne sont pas satisfaits, et, pourtant, l'administration Trump ne cesse de clamer sa victoire : nous voilà rendus à notre énigme de départ, au paradoxe originel. Pour la comprendre ou tout du moins l'éclairer, nous avions proposé comme hypothèse que se répétait, pour ainsi dire, un vieux schème, exploré il y a plus de cinquante ans par Arendt à l'occasion de la parution des *Pentagon Papers*. La guerre menée par les États-Unis en Iran serait du même acabit que l'enlisement

au Viêt Nam : elle serait avant tout motivée non par des buts de guerre disparates mais par la volonté de projeter au monde entier une image, celle d'une puissance – et d'un président éternellement – victorieux. Nous avons pour cela rappelé le travail d'Arendt, puis avancé que l'hypothèse de la guerre pour l'image rassemblait en une ligne plus cohérente ce qui pouvait, de prime abord, paraître comme une suite de comportements erratiques de la part de l'administration Trump. Une politique de l'image, en effet, ne nécessite nulle référence ni révérence à la vérité et aux faits ; seul importe la capacité à convaincre les différents publics. Enfin, nous avons poursuivi l'analogie, montrant comment l'usage de l'IA, notamment autour du projet *Maven*, pouvait être analysé comme relevant de la même fonction (sans nécessairement qu'une intention semblable y préside), en plus efficace et radical, que celle qu'occupaient les *problem-solvers* : déréaliser la prise de décision en construisant des processus l'émancipant d'une réalité qui, sinon, frotte, s'agrippe, colle aux chaussures.

Nous voudrions, pour conclure, insister sur trois points. Le premier est que nous n'entendons proposer qu'une *lecture*, quasi-phénoménologique et compréhensive, des évènements et non une explication causale : notre hypothèse d'intelligibilité, susceptible d'être mise en défaut par des faits, porte bien davantage sur la logique des conduites et des actions que sur les motivations individuelles. Elle ne prétend ni isoler une cause unique, ni exclure que d'autres interprétations – elles peuvent être nombreuses : de l'incompétence (que le caractère systématique des faits observés nous incite malheureusement à reléguer au rang des doux espoirs) à la jouissance pure qu'apporteraient le chaos et le mensonge (dont nous doutons qu'elle saurait mettre en branle une nation), en passant par le jeu des factions au sein de l'*establishment* états-unien, la rationalité limitée, l'improvisation totale, les intérêts économiques de l'industrie pétrolière, l'influence d'Israël et de son gouvernement, l'âge du capitaine, la volonté d'infléchir les *midterms* ou de détourner l'attention de la population américaine des problèmes qui la fracturent, une fenêtre d'opportunité, l'altruisme (peu efficace) envers une population iranienne qui souffre de sa dictature, et chacun pourra y ajouter sa pierre – rivales puissent, seules ou mêlées, participer à comprendre cette guerre. Ce serait sans doute une œuvre de politiste que de toutes les confronter, y compris celle de la guerre pour l'image, afin de trier le bon grain de l'ivraie et, par l'exploration attentive et documentée des faits, dégager un ensemble d'explications causales.

Ensuite, si les réflexions et l'article d'Arendt "Du mensonge en politique" n'auraient pu exister sans les *Pentagon Papers*, le nôtre serait resté sans assise, parfaitement inconsistant, s'il n'y avait eu la presse pour l'y appuyer. Contre les politiques de l'image,

le retour à la factualité implique de ménager quelques havres à même d'abriter et de protéger la vérité de fait (Zanni 2024), rôle historique et prépolitique de la presse mais également des universités, voire des tribunaux. C'est pour cela qu'il importe de protéger – si ce n'est restaurer, lorsque les fissures, à trop béer, font craindre, comme en France, l'effondrement prochain – l'indépendance de ces institutions (ou d'espérer un jour l'instaurer dans les pays, tels que l'Iran, où elle n'est malheureusement pas de mise), et ce à l'égard de tous les pouvoirs : des gouvernants évidemment, des organisations qui prétendent un jour subrepticement leur subtiliser la place également, mais aussi des puissances d'argent, dont les entreprises technologiques qui, nous l'avons évoqué, participent à ce déploiement de l'image et de la déréalisation, et dont l'ombre toujours plus grandissante porte sous elle la sape de ce qui autorise l'activité et la critique politiques, par-delà l'image.

Enfin, comme dit l'adage : "comparaison n'est pas raison". Notre travail, faute de place, propose une analogie de structure mais n'évoque que très superficiellement le *contenu* de l'image projetée. L'éclairage est, mais tamisé. Notre hypothèse complémentaire, jumelle ou fille de celle que nous avons développée ici et que nous proposerons en d'autres pages, est qu'à la conception impériale, qui fut celle de la guerre du Viêt Nam, de la puissance – alors comprise par l'administration américaine comme capacité crédible à baliser le futur, assurer une certaine stabilité et contraindre l'adversaire dans ses choix politiques – répond aujourd'hui une puissance à la signification bien différente et que l'on pourrait résumer ainsi : une puissance qui cultive l'*incredible*, l'imprévisibilité et le chaos, et trouve son critère dans la capacité à dévaster l'adversaire, à "l'annihiler" (Trump 2026a ; Trump *et al.* 2026), c'est-à-dire à détruire chez lui toute forme de pouvoir politique – ce qui relèverait, au sens d'Arendt, de l'idée, voire d'une logique, de terreur.

Assist. Prof. Dr. Rémi Zanni,
Faculté de Droit et d'Économie, Université des Antilles /
Laboratoire de Changement Social et Politique, Université Paris Cité,
remi.zanni[at]univ-antilles.fr

Références

20 minutes avec AFP. 2026. "Guerre au Moyen-Orient : Le Pentagone a utilisé l'IA de Musk lors des frappes des Etats-Unis contre l'Iran". *20 minutes*. 17 juin 2026. https://www.20minutes.fr/monde/etats-unis/4229548-20260617-guerre-moyen-orient-pentagone-utilise-ia-musk-lors-frappes-etats-unis-contre-iran. Disponible au 1er octobre 2026.

Abraham, Yuval. 2024. "'Lavender': The AI machine directing Israel's bombing spree in Gaza". *+972*. 3 avril 2024. https://www.972mag.com/lavender-ai-israeli-army-gaza/. Disponible au 1er octobre 2026.

AFP. 2026. "L'IA au coeur de la guerre en Iran : cinq choses à savoir sur le 'Project Maven' du Pentagone". *France 24*. 5 avril 2026. https://www.france24.com/fr/info-en-continu/20260405-l-ia-au-coeur-de-la-guerre-en-iran-cinq-choses-%C3%A0-savoir-sur-le-project-maven-du-pentagone. Disponible au 1er octobre 2026.

Alcaraz, Marina. 2026a. "Guerre en Iran : afflux record de contenus générés par IA sur les réseaux sociaux ". *Les Échos*. 4 mars 2026. https://www.lesechos.fr/tech-medias/intelligence-artificielle/guerre-en-iran-afflux-record-de-contenus-generes-par-ia-sur-les-reseaux-sociaux-2219215. Disponible au 1er octobre 2026.

Alcaraz, Marina. 2026b. "Guerre en Iran : 'L'IA n'est pas une arme, c'est un facilitateur' ". *Les Échos*, 9 mars 2026. https://www.lesechos.fr/tech-medias/intelligence-artificielle/guerre-en-iran-lia-nest-pas-une-arme-cest-un-facilitateur-2219853. Disponible au 1er octobre 2026.

Arendt, Hannah. 2002. *Eichmann à Jérusalem*. In idem. *Les origines du totalitarisme ; Eichmann à Jérusalem*. Paris : Gallimard, 1015-1306.

Arendt, Hannah. 2010. "Responsabilité personnelle et régime dictatorial". In idem. *Responsabilité et jugement*. Paris : Payot, 57-91.

Arendt, Hannah. 2012a. *Condition de l'homme moderne*. In idem. *L'Humaine condition*. Paris : Gallimard, 51-323.

Arendt, Hannah. 2012b. *De la révolution*. In idem. *L'Humaine condition*. Paris : Gallimard, 327-584.

Arendt, Hannah. 2012c. "Du mensonge en politique. Réflexions sur les documents du pentagone". *Du mensonge à la violence*. In idem. *L'Humaine condition*. Paris : Gallimard, 845-876.

Arendt, Hannah. 2012d. "Sur la violence". *Du mensonge à la violence*. In idem. *L'Humaine condition*. Paris : Gallimard, 914-1010.

Arendt, Hannah. 2012e. "Vérité et politique". *La Crise de la culture*. In idem. *L'Humaine condition*. Paris : Gallimard, 788-820.

Associated Press. 2026a. "Read Trump's full statement on Iran attacks". *PBS News*. 28 février 2026. https://www.pbs.org/newshour/world/read-trumps-full-statement-on-iran-attack. Disponible au 1er octobre 2026.

Associated Press. 2026b. "Read Trump's full 2026 State of the Union address". *PBS News*. 25 février 2026. https://www.pbs.org/newshour/politics/read-trumps-full-2026-state-of-the-union-address. Disponible au 1er octobre 2026.

Baggiarini, Bianca. 2023. "Israel's AI can produce 100 bombing targets a day in Gaza. Is this the future of war?". *The Conversation*. 8 décembre 2023. https://theconversation.com/israels-ai-can-produce-100-bombing-targets-a-day-in-gaza-is-this-the-future-of-war-219302. Disponible au 1er octobre 2026.

Baker, Kevin. 2026. "AI got the blame for the Iran school bombing. The truth is far more worrying". *The Guardian*. 26 mars 2026. https://www.theguardian.com/news/2026/mar/26/ai-got-the-

blame-for-the-iran-school-bombing-the-truth-is-far-more-worrying. Disponible au 1er octobre 2026.

Benen, Steve. 2026. "After falsely pointing to a war victory, JD Vance says, 'I wouldn't call it a war'". *MS Now*. 3 septembre 2026. https://www.ms.now/rachel-maddow-show/maddowblog/jd-vance-white-house-briefing-trump-iran-war. Disponible au 1er octobre 2026.

Berkowitz, Roger. 2026. "Living Inside the Image". *Amor Mundi*. 21 juin 2026. https://medium.com/amor-mundi/living-inside-the-image-56afbd077c7b. Disponible au 1er octobre 2026.

Brennan, Margaret et Al Busaidi, Badr. 2026. "Full Transcript: Omani Foreign Minister Badr Albusaidi tells 'Face the Nation' a U.S.-Iran deal is 'within our reach'". *CBS News*. 27 février 2026. https://www.cbsnews.com/news/full-transcript-omani-foreign-minister-badr-albusaidi/. Disponible au 1er octobre 2026.

Breuninger, Kevin. 2026. "Trump pauses U.S. bid to guide ships out of Strait of Hormuz, cites Iran deal progress". *CNBC*. 5 mai 2026. https://www.cnbc.com/2026/05/05/trump-iran-deal-project-freedom-hormuz-strait.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Bronner, Luc. 2026. "À Gaza, 'usines à cibles' et 'dommages collatéraux' : les méthodes de l'armée israélienne racontées par les militaires". *Le Monde*. 29 septembre 2026. https://www.lemonde.fr/international/article/2026/09/29/a-gaza-usines-a-cibles-et-dommages-collateraux-les-methodes-de-l-armee-israelienne-racontees-par-ses-militaires_6785614_3210.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Didier Super et The Aro String Band. 2016. "Manipulez nous mieux". *Vacances à vos frais*. CD. Believe recordings.

Field, Ashleigh. 2026. "Ossoff spars with Hegseth over claims of 'overwhelming victory' in Iran". *The Hill*. 21 juillet 2026. https://thehill.com/policy/defense/5982366-ossoff-hegseth-iran-victory-debate/. Disponible au 1er octobre 2026.

Gambrell, John. 2026. "Trump backs away from plans to charge fees in the Strait of Hormuz". *PBS News*. 14 juillet 2026. https://www.pbs.org/newshour/world/trump-backs-away-from-plans-to-charge-fees-in-the-strait-of-hormuz. Disponible au 1er octobre 2026.

Gedeon, Joseph et Chidi, George. 2026. "Tulsi Gabbard tells Senate panel US strikes on Iran are strategic success". *The Guardian*. 18 mars 2026. https://www.theguardian.com/world/2026/mar/18/tulsi-gabbard-iran-war-senate-hearing. Disponible au 1er octobre 2026.

Golshiri, Ghazal et Zerrouky, Madjid. 2026. "Iran : le bombardement des infrastructures civiles vise à mettre le pays à genoux". *Le Monde*. 11 mars 2026. https://www.lemonde.fr/international/article/2026/03/11/iran-le-bombardement-des-infrastructures-civiles-vise-a-mettre-le-pays-a-genoux_6670481_3210.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Gupta, Diya. 2026. "En rationnalisant la chaîne de destruction, l'IA transforme la guerre moderne". *France 24*. 23 mars 2026. https://www.france24.com/fr/moyen-orient/20260323-en-rationnalisant-la-cha%C3%AEne-de-destruction-l-ia-transforme-la-guerre-moderne. Disponible au 1er octobre 2026.

Kent, Joseph. 2026. *Resignation Letter From National Counterterrorism Center Director Joseph Kent*. 17 mars 2026. https://www.presidency.ucsb.edu/documents/resignation-letter-from-national-counterterrorism-center-director-joseph-kent. Disponible au 1er octobre 2026.

Lauer, Stéphane. 2026. "La guerre est une affaire trop sensible pour être pilotée par l'IA". *Le Monde*. 9 mars 2026. https://www.lemonde.fr/idees/article/2026/03/09/la-guerre-est-une-affaire-trop-sensible-pour-etre-pilotee-par-l-ia_6670086_3232.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Leparmentier, Arnaud. 2026. "Comment ChatGPT a été utilisé par les troupes d'Elon Musk pour récuser 1 477 projets soupçonnés de valoriser la diversité". *Le Monde*. 11 mars 2026.

https://www.lemonde.fr/economie/article/2026/03/11/comment-chatgpt-a-ete-utilise-par-les-troupes-d-elon-musk-pour-recuser-1-477-projets-soupconnes-de-valoriser-la-diversite_6670512_3234.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Lillis, Katie Bo et Cohen, Zachary. 2026. "Exclusive: US Military Had Close Call after Using AI for False Intelligence Report, Sources Say". *CNN*. 18 septembre 2026. https://edition.cnn.com/2026/09/18/politics/us-military-ai-false-intelligence-china-ship. Disponible au 1er octobre 2026.

Manson, Katrina. 2024. "AI Warfare Is Already Here" *Bloomberg Businessweek*. 28 février 2024. https://www.bloomberg.com/features/2024-ai-warfare-project-maven/. Disponible au 1er octobre 2026.

McNamara, Robert et VanDeMark, Brian. 1995. *In Retrospect: The Tragedy and Lessons of Vietnam*. Times Books.

Moyer, Pauline. 2026. "Guerre en Iran : l'utilisation de l'IA dans l'armée américaine interroge". *CUEJ.info*. 10 mars 2026. https://www.cuej.info/web-en-continu/guerre-en-iran-lutilisation-de-iia-dans-larmee-americaine-interroge. Disponible au 1er octobre 2026.

Perez, Louis. 2026. "L'utilisation de l'intelligence artificielle dans la guerre en Iran : que dit le droit international ?". *The Conversation*. 21 avril 2026. https://theconversation.com/lutilisation-de-lintelligence-artificielle-dans-la-guerre-en-iran-que-dit-le-droit-international-280562. Disponible au 1er octobre 2026.

Rego, Max. 2026. "Trump dismisses munitions shortage reports, says leakers 'being hunted down'". *The Hill*. 26 août 2026. https://thehill.com/homenews/administration/6012965-donald-trump-iran-war-munitions-stockpile-reports/. Disponible au 1er octobre 2026.

Roucy-Rochegonde (de), Laure. 2024. "L'IA au cœur de la stratégie israélienne à Gaza". *The Conversation*. 15 février 2024. https://theconversation.com/lia-au-coeur-de-la-strategie-israelienne-a-gaza-222960. Disponible au 1er octobre 2026.

Salman, Osama. 2026. "Iran used Claude to track US warships, plan Khamenei's funeral". *The Siasat Daily*. 11 septembre 2026. https://www.siasat.com/iran-used-claude-to-track-us-warships-plan-khameneis-funeral-3540342/. Disponible au 1er octobre 2026.

Skelly, Eleanor, Kenny, Caroline et Gregorian, Dareh. 2026. "32 times Trump suggested the war in Iran was almost over". *NBC News*. 10 juillet 2026. https://www.nbcnews.com/politics/donald-trump/32-times-trump-suggested-iran-war-was-almost-over-rcna385846. Disponible au 1er octobre 2026.

Sky News. 2026. *Trump says he'd rate Iran war "15 out of 10"*. 4 mars 2026. https://www.youtube.com/watch?v=TdgTaTGVTbg. Disponible au 1er octobre 2026.

Smolar, Piotr. 2026a. "'Changement de régime', le livre retentissant qui raconte l'improvisation de Donald Trump et sa concentration du pouvoir". *Le Monde*. 7 juillet 2026. https://www.lemonde.fr/international/article/2026/07/07/changement-de-regime-le-livre-retentissant-qui-raconte-l-improvisation-de-donald-trump-et-sa-concentration-du-pouvoir_6721394_3210.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Smolar, Piotr. 2026b. "Pete Hegseth, incarnation de la guerre de Donald Trump en Iran". *Le Monde*. 11 mars 2026. https://www.lemonde.fr/international/article/2026/03/11/pete-hegseth-incarnation-de-la-guerre-de-donald-trump-en-iran_6670466_3210.html. Disponible au 1er octobre 2026.

Srivastava, Mehul, Shotter, James, Zilber, Neri et Chávez, Steff. 2026. "Inside the plan to kill Ali Khamenei". *Financial Times*. 2 mars 2026. https://www.ft.com/content/bf998c69-ab46-4fa3-aae4-8f18f7387836. Disponible au 1er octobre 2026.

Trump, Donald, Cortellessa, Eric et Jacobs, Sam. 2026. "Full Transcript of Donald Trump's 2026 Interview With TIME". *Time*. 1er octobre 2026. https://time.com/article/2026/10/01/donald-trump-2026-interview-transcript/. Disponible au 1er octobre 2026.

Trump, Donald. 2026a. *Address before the 81st United Nations General Assembly*. 22 septembre 2026. https://millercenter.org/the-presidency/presidential-speeches/september-22-2026-address-81st-united-nations-general-assembly. Disponible au 1er octobre 2026.

Trump, Donald. 2026b. "Truth Social Posts of March 7, 2026". *The American Presidency Project*. 7 mars 2026. https://www.presidency.ucsb.edu/documents/truth-social-posts-march-7-2026. Disponible au 1er octobre 2026.

U.S. Department of Defense. 2023. *Autonomy in Weapon Systems*. DoD Directive 3000.09. 25 janvier 2023. https://www.esd.whs.mil/portals/54/documents/dd/issuances/dodd/300009p.pdf. Disponible au 1er octobre 2026.

Weisgerber, Marcus, Ramkumar, Amrith et Holliday, Shelby. 2026. "U.S. Strikes in Middle East Use Anthropic, Hours After Trump Ban". *The Wall Street Journal*. 28 février 2026. https://www.wsj.com/livecoverage/iran-strikes-2026/card/u-s-strikes-in-middle-east-use-anthropic-hours-after-trump-ban-ozNO0iClZpfpL7K7ElJ2. Disponible au 1er octobre 2026.

Zanni, Rémi. 2021. "Constituer un monde commun : une connaissance vraisemblable partagée". In idem. *L'action politique et ses conditions de possibilité. Exercice d'élaboration conceptuelle à la lumière de la pensée d'Hannah Arendt, orientée depuis une perspective syndicaliste.* Thèse de doctorat. Paris : Université Paris Cité, 277-451. https://theses.fr/2021UNIP7036. Disponible au 1er octobre 2026.

Zanni, Rémi. 2024. "Le politique peut-il tolérer la vérité ? Un éclairage d'inspiration arendtienne". *Éthique publique*. vol. 25, n° 2 | 2023. http://journals.openedition.org/ethiquepublique/8210. Disponible au 1er octobre 2026.